



N° BLA/37 - 15 octobre 1962

SYMBOLES SOCIAUX ARABO-MUSULMANS AU MAGHREB

Une synthèse très valable de René Jammes a paru sous le titre de "La Symbolique arabo-musulmane et l'Algérie" dans Liens (n° 15, janvier-mars 1961, pp 3-23), bulletin d'information des anciens du C. E. R. K. (Centre d'études et de relations kabyles, Tizi-Ouzou). Elle résume quantité de données et de renseignements intéressante à connaître dans le domaine de la symbolique musulmane.

C'est un sujet très vaste, où il n'est pas toujours facile d'aboutir à la meilleure interprétation ou d'indiquer la signification la moins contestable. Nous retiendrons les informations les plus caractéristiques de cette étude, en nous tenant ordinairement à ce qu'en dit l'auteur, car cela nous paraît sérieux. Ça et là, cependant, nous compléterons, si besoin est et dans la mesure du possible. De nombreuses références érudites seraient à noter, mais inutile de compliquer ces pages, qui ne veulent apporter qu'un simple panorama de la question.

Les signes et les symboles se manifestent partout dans l'univers arabo-musulman, Gestes, couleurs, slogans, clichés, amulettes, etc. tout peut servir de signalisations et d'images en vue d'un ralliement. Jacques Berque parle même d'une "stratégie du signe".

Ces symboles plongent dans le subconscient individuel et collectif. La mémoire collective populaire les a même comme sacratisés, les mettant presque au compte des "âya" coraniques (chaque verset du Coran est un signe, "âya") ou, en tout cas de quelque tradition des origines. Ils font partie intégrante du monde culturel islamique. Les symboles oniriques nous apprendraient beaucoup, mais contentons nous ici des symboles sociaux, qui constituent "les grands rêves éveillés des collectivités" musulmanes. Leur retentissement dans l'inconscient des communautés islamiques est très fort ; le rôle qu'ils y jouent est considérable. L'iconographie de ces signes et symboles mérite donc que nous nous y arrêtons quelque peu.

L'auteur de l'étude précitée divise son travail en trois parties, que nous suivons : le blason arabe, les symboles les plus populaires, les slogans politiques et les inscriptions sacrées.

I - LE BLASON ARABO-ISLAMIQUE

Ce blason est fait de couleurs et de signes convenus, rappelant des souvenirs historiques ou légendaires et chargés d'affectivité, quatre couleurs dominant : le vert, le blanc, le noir et le rouge. On les retrouve en particulier sur les pavillons des États musulmans et chacune a pour ainsi dire une histoire liée à un fait religieux, à un événement ou à une lignée de souverains. Le premier pavillon semble bien avoir été un simple voile ou un turban blanc. Celui-ci aurait été noué par Mahomet à la hampe portée par son oncle Hamza lors d'une expédition. A Badr (624), nous voyons également le drapeau blanc, tandis que, dans d'autres circonstances, ce sont des fanions noirs ou rouges. Mais ce n'est qu'après l'éclatement de l'Empire Ottoman, donc aux temps modernes, que les quatre couleurs ont été associées (1).

A/ Le vert est une couleur réputée et honorée : celle du Prophète, dit-on, celle de l'Islam, celle du bonheur paradisiaque et de la paix, "la couleur liturgique spirituelle de l'Islam", dit même Henry Corbin, dans son ouvrage sur Ibn Arabi.

Mahomet aurait possédé "un manteau vert de Hadramaout", appelé la "Borda" (d'où le nom de la poésie du Cheikh al-Buḥairi, fréquemment psalmodiée, mais surtout lors de la fête du Mouloud). Ali, gendre du prophète, en aurait hérité et l'aurait fait transmettre de générations en générations. Lui-même, une fois calife en 656, fit du vert la couleur officielle de l'Imâmat ou Califat suprême. Ceux qui se disent descendants du prophète, donc "nobles" (les chorfas), portaient jadis le turban vert pour rappeler leurs origines.

Mais peut-être faut-il interroger aussi le Coran lui-même. Le paradis y est décrit comme un jardin verdoyant, où les élus sont vêtus de brocard vert. D'une façon générale, le vert est très employé dans les pavillons, les costumes des enfants, etc... Alors que chez nous cette couleur aurait plutôt mauvaise renommée ("yeux verts", pervers ; les bonnets verts des galériens ; les antiques forêts mystérieuses - la "sylve ennemie" de l'ancienne Gaule ; le vert dans les tests de psychiatrie traduit souvent de la schizophrénie), au Maghreb on est plutôt passionné pour le vert.

B/ Le blanc paraît être la couleur préférée : elle signifie la propreté extérieure et, par extension, la pureté intérieure et la piété. Il suffit de penser aux turbans blancs, habits blancs, barbes blanches des hommes religieux.

Selon la Sîra, histoire sainte, de Mahomet, le prophète était vêtu de blanc ; de même que son cœur aurait été lavé et remplacé, tout blanc, dans sa poitrine. Un homme bon et vertueux a le "cœur blanc" ("qalb abiोध"). Opposée au noir, cette couleur a le sens de succès, réussite : une bonne nouvelle est une "nouvelle blanche". On parle aussi de "main blanche" ("Yad baydha") avec l'idée de bienfait, générosité, et aussi de "blanc visage" ("abiोध al wajh") avec le sens de "bonne réputation", etc.

Le blanc fut la couleur officielle du calife Abou Bakr et un peu plus tard celle de la dynastie Omeyyade de Damas.

C/ Le noir évoque la tristesse (à cause de l'obscurité et des nuits sans lune), et par extension, l'idée de deuil, de mort (cf. nos expressions "idées noires", "broyer du noir").

On parlera de "noircir le visage" (blâmer), d'un cœur "noir comme du goudron" (être jaloux, en vouloir à quelqu'un) ; nous disons, nous aussi, "noircir quelqu'un", c'est-à-dire le charger (de même que pour l'innocenter, on le "blanchit"). Le deuil des musulmans chiïtes est noir, ainsi que celui des chrétiens, mais au Liban, le deuil des musulmans sunnites est blanc. Paradoxalement, l'habit noir peut exprimer aussi en Orient la joie des fêtes.

Le drapeau noir existait du temps du prophète et devint l'emblème du calife Othman (644-656) troisième successeur de Mahomet. Il fut le pavillon officiel de la dynastie des Abbassides de Bagdad. Abou-Muslim, révolté contre les califes de Damas, aborda cette couleur, en signe de deuil des Hachémides tués par les Omeyyades.

D/ Le rouge est bien vu. Couleur de sang, il évoque la violence, mais encore l'ivresse et l'amour. Le rouge et le noir vont souvent ensemble, chez nous, mais parfois aussi chez les Arabes.

Une mort violente est qualifiée de "mort rouge" ; la liberté pour laquelle on livre sa vie et verse son sang est "la liberté rouge".

Au combat de Ohod (625), un musulman, Abou Dajâna, coiffa un turban rouge avant de mourir martyr (témoin, "shahîd") de sa foi. Cette couleur devint celle du calife conquérant Omar Ibn Khattâb (634-644). Beaucoup plus tard, ce fut également celle de la dynastie ottomane.

E/ Le bleu n'apparaît pas comme une couleur "franche". Historiquement, cette couleur a signifié la détestation sur le plan confessionnel : les chrétiens devaient, au Moyen Âge, être vêtus de bleu, comme signe d'exclusion.

Dans le langage, on trouve des expressions comme "le seuil de telle famille est bleu" (ingrat, en Égypte), un sourire "bleu" (faux), un ennemi "bleu" (juré, mortel). On dit aussi, comme chez nous, une peur "bleue". Le ciel est surnommé "al Khadra" (La bleue-verte).

La psychanalyse nous apprend que cette couleur symbolise l'inconscient collectif, l'anima des hommes, d'où l'aspect féminin de la personnalité masculine (cf. la couleur de la Vierge, chez nous). En pays musulman, le bleu tendrait à faire penser également à l'aspect "efféminé" dans la religion, au mysticisme plus précisément (habits de certains marabouts, drapeaux de certaines confréries ésotériques).

En outre, pour les gens non évolués, au Maghreb, le bleu évoque le mal magique : les yeux bleus ont naturellement le "mauvais œil" et sont donc dangereux. Mais la magie sympathique demande parfois l'emploi du bleu (des turquoises par exemple) pour se préserver des influences néfastes du "mauvais œil". Les jeunes en tout cas ne répugnent pas à adopter le bleu dans tel de leurs vêtements.

Est-il besoin d'ajouter toutefois que le pavillon national israélien, de couleur bleue, précisément, ne suscite pas des sentiments de bienveillance.

F/ Le jaune (non pas le doré, signe de richesse et couleur divine) amène des réflexions semblables à celles rapportées pour le bleu. En Orient, historiquement, ce fut la couleur d'exécration que devaient porter les Juifs (cf. l'étoile jaune imposée par les nazis).

Cette couleur symbolise les sentiments désagréables. C'est la couleur de la mort (cf. en rêve), de la maladie, de la mauvaise chance. Pâler est exprimé par "jaunir de figure". Chez nous, on "rit jaune".

On retrouve ces couleurs, surtout les quatre dominantes, dans les pavillons des États musulmans (2).

Ainsi pour le Maroc, dans les pavillons des corsaires de Salé (XVII-XVIII^e s.), dans les divers drapeaux nationaux (XIV^e et XX^e s.), de même que dans les emblèmes de telle ville et de tel califat. Pour la Tunisie, également, dans les pavillons de la Régence (XVIII^e et XIX^e s.) et des Beys.

En ce qui concerne l'Algérie, nous remarquons plusieurs drapeaux de la Régence d'Alger, sous obédience turque : étendards des Barbaresques aux XVII^e et XVIII^e s. ; avec têtes de morts et de Maures, sabres, etc. Au temps de la colonisation française, on trouve naturellement le drapeau de la Métropole, mais aussi celui de la colonie, peu utilisé, comportant des bandes horizontales de couleurs blanche, rouge, bleu.

Dès la naissance du Nationalisme organisé, un pavillon national algérien a été revendiqué. En 1928, Messali Hadj, à la tête de l'Étoile Nord-Africaine (ensuite M.T.L.D. et M.N.A.) brandit un drapeau formé de deux bandes verticales verte et blanche, frappées à leur jonction d'un croissant "algérien" de couleur rouge. En 1944, Ferhat Abbas (président de l'U.D.M.A.) adopte comme emblème trois bandes horizontales, verte, blanche et verte, frappées d'un croissant et d'une "main de Fatma" dorés.

Le drapeau national revendiqué par le F.L.N. est paradoxalement le même que celui de Messali Hadj. Ses couleurs sont "classiques" : vert, couleur de l'Islam ; blanc à cause de la pureté de la foi (ou de la doctrine du Parti). Le croissant et l'étoile rouge peuvent évoquer les origines du P.P.A. à Paris autour des années 1925, le sang versé, etc. Selon le F.L.N., ce drapeau aurait été celui d'Abd el Kader ; mais il faudrait pouvoir en trouver une confirmation. C'est le drapeau de l'Algérie indépendante.

2 - LES SYMBOLES LES PLUS POPULAIRES

Les couleurs étudiées précédemment sont souvent associées à des symboles arabo-musulmans, dont les plus connus sont :

A/ Le croissant évoquerait l'idée de la protection. Après les angoisses des nuits sans lune, le croissant apparaissant annonçait plus de sécurité nocturne. Signe de Diane en Grèce, d'Horus en Égypte, de Tanit à Carthage, cet emblème a été utilisé bien avant l'Islam. Les Mongols le faisaient

figurer sur leurs drapeaux rouges. Les Ottomans l'auraient généralisé. De nos jours, nous le voyons sur les coupôles des mosquées, les tombes des soldats musulmans tombés dans les guerres européennes, sur les pavillons nationaux, etc... Remarquons toutefois que certains pays (Arabie saoudite, Yémen, Irak) ne multiplient pas ce symbole : réaction traditionnelle contre les représentations figurées ?

On voit surtout dans le croissant (ordinairement en vert) l'emblème politico-religieux de l'Islam temporel, en tant qu'État, corps organisé. Les oulémas rappellent l'importance du calendrier lunaire pour le rituel musulman (le jeûne, les fêtes). Un des chapitres du Coran est même intitulé "la lune" (sourate 54).

Le Croissant-Rouge, sur fond blanc, est la réplique de notre Croix Rouge et de l'Étoile-Rouge israélienne. Théoriquement sans signification confessionnelle, la Croix demeure, que nous le voulions ou non, le signe des chrétiens et des pays occidentaux ; par réaction, les Juifs brandissent l'Étoile et les Musulmans le Croissant (3).

Il existe deux modèles de croissant : "l'oriental", mince, aux deux pointes assez rapprochées ; le "maghrébin", plus ouvert, avec ordinairement l'Étoile au centre

B/ L'étoile à cinq pointes est un signe à ce point universel que les mythologues y lisent le schéma d'un homme debout, bras étendus et jambes écartées. Beaucoup se réclament de cet emblème : les pays communistes, les chrétiens, les U.S.A., des États africains, etc. Les Turcs la faisaient figurer sur leurs pavillons, en Asie Centrale, avant l'Islam.

Pour "expliquer" l'association étoile-croissant, d'aucuns rappellent le phénomène astronomique visible dans les pays méditerranéens : tous les onze ans, on peut voir le croissant lunaire orné d'une planète très brillante, Vénus. Simple illustration folklorique ; mais quelle gloire de voir ainsi son drapeau national écrit dans le ciel (cf. E. Sablier, dans "Le Monde" du 10/8/54) ! En tout cas, la 53^e sourate du Coran a pour titre "An-Najm" (l'Étoile), la suivante étant celle de "la lune".

L'étoile à six pointes est celle du Judaïsme ; elle est donc de moins en moins revendiquée par les pays musulmans. Son nom dans la culture arabo-islamique est le "sceau de Salomon", parce que Salomon, disent les traditions légendaires, l'aurait portée sur une bague. C'est avec ce signe sur son anneau magique qu'il aurait scellé les bouteilles de bronze où étaient enfermés les mauvais génies et qui furent jetées en mer (4). On remarquait cette étoile à six pointes dans des pavillons marocains récents (depuis l'occupation espagnole et française), mais elle est remplacée maintenant par celle à cinq pointes, plus "musulmane" que l'autre, selon les dires (5).

C/ La main de Fatma est un symbole de protection stylisé. Il faut y voir, très probablement, une main droite ouverte, paume apparente, dans un geste de défense. C'est un symbole très connu et remontant très loin dans les temps antiques.

Au Maghreb, elle équivaut à une "baraka", une protection contre le "mauvais œil" (5). On l'appelle couramment "el khamisa", les cinq "doigts". Et ainsi, stylisée elle serait une substitution du médius, qui crève l'œil de l'envieux, ou le "mauvais œil". Elle agit comme moyen prophylactique, l'équivalent d'une pointe d'épée d'Ulysse dans l'œil du cyclope) : "Khamisa fi aïnik" (cinq dans ton œil) est un juron bien connu. Le geste a pris un sens obscène à cause de la signification phallique liée au médius dans le monde méditerranéen. On pourrait citer d'autres symboles apparentés, avec même signification phallique ou impudique : le poisson tunisien, le piment breloque, la "fica", sans parler du "bras d'honneur" (7).

Cette "main de Fatma" entre dans l'ornementation des maisons, des étoffes, des objets. On la porte en pendentif, comme une sorte d'amulette. Les oulémas la considèrent comme de la superstition, prêts même à accuser les Français de l'avoir répandue. Symbole "réactionnaire", des musulmans, soucieux d'en exorciser la magie animiste, l'ont gratifiée du nom de la fille du prophète : Fatima (Fatima Zohra, l'éclatante). Mais le symbole n'a évidemment rien à voir avec celle-ci.

D/ Le "sabre de l'Islam" (ou cimenterre) se remarque sur des drapeaux anciens et modernes. En le voyant, les malveillants ne manquent pas de penser au "crois ou meurs" légendaire, à l'Islam guerrier en tout cas. Il y a toujours eu des sabres et des épées merveilleuses pourfendant les ennemis, brisant les rochers à Roncevaux ou ailleurs, ou simplement suspendus au-dessus des têtes. Dans les récits épiques arabo-musulmans, nous trouvons ce sabre, sans parler d'Ali lui-même, véritable "sabre dégainé d'Allah", Il faut citer en particulier le "Dhou-l-Faqâr", sabre offert à Ali, qui s'en servait pour

couper en deux cavaliers, cuirasses, montures. On le retrouve dans "l'imagerie d'Épinal" et les chromos au Maghreb, de même qu'il figurait sur l'ancien pavillon des Beys de Tunis (8).

E/ L'index levé est un geste rituel signifiant la profession de foi ("shahâda") au Dieu unique, Il est facile de le remarquer au cours de manifestations politico-religieuses : signe de ralliement autour d'une même idée-force.

F/ La "corde d'Allah" se rapporte au verset 98 de la sourate 3 du Coran : "Saisissez la corde d'Allah tous ensemble et ne vous séparez point" (et encore, Blachère : "Mettez-vous hors de péril en vous attachant à la protection d'Allah..."). Un dessin représente cette corde descendant du ciel, baignée de gloire et dont chaque fil, chaque toron, est tenu par des musulmans de divers pays (9).

G/ La Toile d'araignée et la Colombe, autre image qui rappelle l'émigration de Mahomet à Yathrib (devenue par la suite Médine) Les traditions racontent que, poursuivi par ses ennemis, le prophète s'était réfugié dans une grotte et qu'à l'entrée de celle-ci une araignée tissa aussitôt sa toile et qu'une colombe y pondit ses œufs. Les ennemis abandonnèrent l'idée de pénétrer dans la grotte et Mahomet fut ainsi sauvé. Ce "fait merveilleux" entre avec beaucoup d'autres dans l'iconographie maghrébine et arabe.

H/ Coiffures, Panache blanc, casquette du Père Bugeaud ou bonnet phrygien, il est bien connu que la coiffure peut servir de signe de reconnaissance.

Dans les campagnes du Proche-Orient, la coiffure traditionnelle demeure une pièce d'étoffe ("kouffieh") maintenue sur la tête par un cordon en poil de chameau. Mais le turban a été largement adopté un peu partout. C'est une sorte de longue écharpe roulée autour de la tête. La façon de rouler le turban peut varier selon les régions comme elle variait selon les professions autrefois. En Algérie, les milieux aristocratiques portaient le "guennour", ou turban bulbeux agrémenté d'un voile. Depuis quelque temps déjà, ce "guennour" est considéré comme "colonialiste", porté par des gens à la solde de l'administration. Il disparaît donc.

La chéchia est une coiffure importée d'Orient ; les Turcs l'auraient empruntée aux Byzantins (la calotte grecque). Ils la remplacèrent par le tarbouch, non en laine mais en feutre rigide et de forme tronconique. Cette sorte de pot de fleur était la coiffure officielle et de cérémonie des Ottomans, le haut-de-forme oriental si l'on veut. Vers 1920, le tarbouch symbolisa le nationalisme arabe et depuis lors il gagna le Maghreb avec cette signification. Cette coiffure est aussi appelée "fez". L'ancien roi du Maroc, Mohammed V, avait lancé la mode d'une sorte de bonnet vert ou blanc dans le genre de celui du Pandhi Nehru. La toque est aussi portée par des intellectuels ou par des leaders, d'Afrique Noire par exemple.

Chéchia, tarbouch, turban connaissent des vicissitudes. Le turban reste au Maghreb la coiffure traditionnelle dans les milieux paysans, La chéchia fait de plus en plus "attardé", le fez a été suspecté par l'administration à cause de sa signification et tend à n'apparaître que dans des cérémonies officielles, et encore... Les citadins vont de plus en plus tête nue.

Rappelons "la bataille du fez" menée vigoureusement par Mustapha Kémal en Turquie. Cette coiffure était alors considérée comme "l'emblème de l'ignorance et du fanatisme" : "Adoptons le chapeau, symbole du monde civilisé", disait le leader (10). En Algérie, les Kabyles revenant de France portent facilement le béret basque, du moins jusqu'au moment de débarquer en Algérie, Cette coiffure signifie alors l'abandon ostentatoire des coutumes et des traditions, ou peut-être simplement la volonté de faire comme tout le monde en France et de ne pas se singulariser. Mais les jeunes, même dans des villages kabyles de la montagne, vont de plus en plus la tête nue, malgré les soupçons des anciens.

Citons encore le voile des femmes qui peut être un signe et un manifeste de contre-acculturation bien connu. On s'accroche à des symboles visibles pour conserver sa personnalité culturelle. Ce sont les derniers remparts avant le nivellement universel (11).

Enfin, le vêtement lui-même peut servir à se faire remarquer comme musulman. Il suffit de penser au "boubou" blanc des Noirs musulmans en Afrique Occidentale.

3 - LES SLOGANS POLITIQUES ET LES INSCRIPTIONS SACRÉES

Toute révolution, tout mouvement d'émancipation, toute guerre doivent être orchestrées par des slogans, des idées-forces, des chants, des mots-clefs. En France, à partir de 1760, nous avons eu, nous aussi, nos mots nouveaux : égalité, fraternité, civisme, despotisme, patriotisme, fédéralisme... (cf. le supplément "républicain" au Dictionnaire de l'Académie de 1799) . Depuis lors, nous avons connu bien des "ismes".

En ce qui concerne l'Algérie, il faudrait parler des prophéties annonçant au siècle dernier la venue du "moules-sâa", du "Maître de l'heure" ou Mahdi, qui allait brandir l'étendard de la révolte. Par exemple : le chérif apparaîtra ; il sera de la descendance d'Hassan, fils d'Ali et de Fâtima. Il aura les dents claires ; son étendard sera vert ; il sera âgé de 35 ans, etc. Des prédictions nombreuses de ce genre ont toujours eu cours dans les campagnes maghrébines. La geste de Ras el Ghoul recommencerait. L'ogre, le "ghoul", est devenu maintenant le colonialisme et le Mahdi, un leader politique moderne (12).

Une des devises qui eut le plus de fortune en Algérie fut celle lancée par les Ulémas algériens, tirée d'ailleurs de l'ouvrage de Taoufik el Madani, "Le Livre de l'Algérie" (1931) : "al islam dînî ; al 'arabiya lughatî ; al jazâ'ir watanî", l'Islam est ma religion, l'arabe ma langue, l'Algérie ma patrie. Autour des mêmes années, le P.P.A. de Messali Hadj lance l'hymne national qui commençait ainsi :

Min jabâlinâ tala'a çaûtu l-ahrâr
Yunâdinâ lil-istiqlâl"

"De nos montagnes s'élève la voix des hommes libres
Qui nous appelle à l'indépendance" (13)

Actuellement, cet hymne, parce qu'il venait de Messali Hadj, a été remplacé par un autre "Qasaman" ("Je jure sur les malheurs et les ruines...").

Parmi les slogans, il faut citer celui-ci très connu : "ath-thawra min al-sha'b', wa lish-sha'b", la Révolution par le peuple et pour le peuple. Quant aux mots-clefs contemporains, ils font fureur : hurriyya" (liberté), istiqlâl" (indépendance), qawmiyya" (nationalisme), "ishtirakiyya" (socialisme), "thawra" (révolution), "za'im" (leader), "sha'b" (peuple), "watan" (patrie), "mu'âmara" (complot) et naturellement "isti'mâr" (colonialisme, impérialisme). On parle aussi du progrès ("taqaddum"), de l'avenir ("mustaqbal") et on lutte contre le "taqlid" (conformisme, imitation servile), le "jumûd" (l'inertie, la torpeur), à l'instar des réformateurs et de Chékib Arslan, qui autour des années 20, vitupérait contre les "jâmidîn" (congelés) et les "jâhidîn" (apostats), etc...

Il faudrait rappeler aussi toute la mythologie mise en scène par le F.L.N. (le Front : "al jabha" pour orchestrer auprès des masses, peu cultivées mais réagissant aux idées forces traditionnelles, la révolution en cours, Slogans, prophéties diverses, exaltent le sentiment politico-religieux. Les termes employés sont très connus et évoquent toute une "histoire sainte" : "mujâhidîn" (combattant de la "guerre sainte" - "jihad"), "junûd" (armée, troupes), "jundiyy" (soldat), "shuhadâ" (témoins, martyrs), sans parler des "mousseblines" et des "fidaïyines", volontaires de la mort prêts à se sacrifier et combattant sur "le chemin de Dieu". Il faudrait citer les termes techniques de l'Â.L.N. (14), mais aussi d'autres mots comme "qiçâç" (représailles, loi du talion) revenant assez souvent dans les chants du maquis, etc.

Quant aux inscriptions sacrées et aux formules pieuses, elles sont nombreuses : la shahâda est la formule de la profession de foi musulmane (je témoigne qu'il n'y a de divinité qu'Allah et que Mahomet est son envoyé) (15). Nous la trouvons comme inscription propitiatoire, édifiante sans doute mais non dénuée parfois de sentiments revendicatifs vis-à-vis des non-musulmans ; la basmallah (action de dire "bismillâh", au nom de Dieu) est une invocation que nous trouvons en tête de chaque sourate coranique (bismi llah ar-rahman ar-rahîm) et qui est employée dans de nombreux actes rituels. La formule peut servir - et sert - de "prière" avant le repas ou avant d'autres actions. Elle n'a pas de contenu politique.

Des versets coraniques sont très connus, écrits en belle calligraphie et encadrés. Il est facile de les voir dans les maisons, par exemple. Ainsi, le verset du trône ("ayâtu l-kursî") 2,256, et bien d'autres (16).

Toute société a ainsi ses symboles et ses signes de regroupement. Ils jouent toujours leur rôle d'une façon latente, mais "fonctionnent" avec démesure dans les temps forts de guerre, de révolution ou d'agression quelconque. Le Maghreb a donc ses zones refuges et ses drapeaux, ses cris de ralliement et ses signes arabo-musulmans. Ils se chargent facilement d'un contenu explosif.

S'il n'est pas intelligent de les contrecarrer comme par plaisir et de l'extérieur, il est en tout cas très utile de les connaître, de façon à les manier avec prudence et d'en discerner les limites et l'évolution.

Notes

1. Des auteurs font remarquer que chez les Sémites la couleur est liée à la notion d'intensité plus qu'à la coloration elle-même. Mais trois couleurs ont une appellation directe : le noir, le blanc, le rouge. Les Arabes bédouins ont le blanc, le noir, le rouge, le jaune (avec aussi le sens de "pâle" et deux mots vagues : vert-bleu et une teinte foncée indéfinissable. M. Massignon rappelle le classement par contrastes complémentaires dans les rêves extatiques des mystiques musulmans : blanc-noir, rouge-vert, jaune bleu. ("Thèmes archétypiques en onirocritique musulmane", *Eranos-Jahrbuch* XII, 1945, p. 243), Cf. V. Monteil, "l'Arabe moderne", Paris, Klincksieck, 1960, pp. 217-218.
2. Cf, par exemple, avec illustrations, la communication de B. Dubreuil dans "Hespéris Tamuda" (Rabat), 1960, vol. I, III fasc. pp. 543-548.
3. Le Comte Bernadotte, ex-médiateur de l'O.N.U. en Palestine et président de la Croix Rouge Internationale, remarquant cette rivalité des symboles, avait proposé de mettre un cœur à la place de la Croix et de parler du "Cœur Rouge International".
4. Les démêlés légendaires de Salomon avec les démons sont bien connus des littératures talmudiques et midrashiques et des "histoires des prophètes". Voir par exemple dans D. Sidersky, "Les origines des légendes musulmanes", Paris, Geuthner, 1933, pp. 112-126.
5. Il faudrait parler de cette rosace arabe, d'un type particulier, que J. Berque appelle "le polygone étoilé". Yacine Kateb, écrivain algérien, a également donné ce nom à l'ensemble de son œuvre dramatique. Le "huit pointes" (ou même le douze) est tout entier fait d'angles et de lignes brisées vers l'extérieur. Ce polygone éclate comme un soleil (et on l'appelle encore "zhora", la lumineuse, l'éclatante). Il évoque l'alternance, à la fois d'une part, le repli et le recueillement sur soi, la caverne (la grotte du roman de Y. Kateb, "Nedjma" - Etoile -, où sont concentrées les forces vives de la race), d'autre part, par les angles offensifs, le déploiement des forces ; d'une part, les "arcanes", angles internes, en songeant aux "zawâyâ" (coins, angles) des "ribât", monastères fortifiés où les combattants de la guerre sainte se préparaient, d'autre part, l'agressivité des angles sortants, des guerriers surgissant de la grotte et des zones-refuges. Il évoque le dédale, le labyrinthe (la Casbah), comme tout arabe, et par le fait même le mystère. Bref, le concret offensif, mordant, se repliant et se détendant, et l'impersonnel mystérieux, intérieur, caché, l'inconnu ("ghayb") de la Divinité. (Voir par exemple l'entretien de J. Berque et de Y. Kateb dans "Afrique-Action", 26/6/61), ou encore J. Berque, "Sur un motif ornemental arabe" dans les "Mélanges Taha Hussein", Le Caire).
6. Voir E. Westermack, "Survivances païennes dans la civilisation mahométane", Paris, Payot, 1935. D'une façon générale pour tout cela : E. Doutté, "Magie et religion en Afrique du Nord", Alger, Jourdan 1909, livre de base depuis longtemps introuvable.
7. H. Herber, "La main de Fatma" dans "Hespéris", 1927, 2^{ème} trim.
8. Ce sabre fameux aurait fait partie du butin pris à la bataille de Badr (624) . De Mahomet il serait passé à Ali, devenu même un attribut de celui-ci et le symbole de sa descendance. Son nom ("celui qui a des cannelures") viendrait de trous ou de cannelures. Une expression proverbiale est souvent gravée sur les sabres arabes du Moyen-Age à nos jours : "Pas de sabre si ce n'est le Dhou-l-Faqâr et de héros si ce n'est Ali".
L'imagerie populaire a souvent représenté Ali, sorte de St. Georges musulman, fendant les montagnes et pourfendant les génies. Dans l'iconographie, on remarque aussi que le sabre en question se termine par deux pointes, qu'il faut vraisemblablement mettre en relation avec une signification magique : les deux pointes visent les yeux de l'ennemi. (Voir Zawadowski, "Note sur l'origine magique de Dhou-l-Faqâr" dans "En Terre d'Islam" 1943, I, pp. 36-40).
9. Cette corde d'Allah fait penser aussi à des faits historiques, mais à titre de simple rapprochement curieux. Citons par exemple les 157 "volontaires de la mort" qui, en 1857, défendant les derniers retranchements de Lalla Fatma chez les Aït Illiten en Grande Kabylie, s'attachèrent les uns aux autres par une corde pour ne pas faiblir, subir le même sort et porter le même témoignage de "martyrs" ("shuhada") dans le "jihad". (Voir, entre autres, Chérif Salhi, "L'Algérie accuse", Alger, En-Nahda, 1949). M. Ferid Ghazi cite de son côté les Annales de Tabari (I, p. 2033) rapportant qu'au cours des guerres arabes des soldats s'attachaient entre eux avec des chaînes pour éviter de fuir et de mollir ("Remarques sur l'armée chez les Arabes" dans "Ibla", n° 90, 3^{ème} trim. 1960, p. 220).

10. Malek Bennabi stigmatise le ministre musulman qui "garde patriotiquement son fez écarlate", malgré son costume européen : "On a l'impression, dit-il, qu'il veut être coûte que coûte inefficace" ; mélange d'orgueil enfantin et d'ignorance du monde actuel. "On a l'impression, continue-t-il qu'il s'agit d'une société où la "civilisation" a commencé son travail par le bas et n'est pas encore parvenu à la tête au fez de M. le Ministre" ("Afro-Asiatisme", Le Caire, 1956, p. 307).
11. Cf. COMPRENDRE, série blanche, n° 16, 12/2/59, "Un aspect de la promotion féminine en Tunisie - Le Voile".
12. Toute une iconographie de chromos perpétue au Maghreb la "geste Dei per musulmanes" : Ali surtout combattant l'ogre (le ghoul), sorte de croque-mitaine terrible vaincu par l'Arabe ; cela rappelle notre légende de St. Georges terrassant le dragon.
13. R. Jammes rapporte ce détail curieux : l'hymne "Min jibâlinâ" avait pour musique celle de la marche du 6è RTA, de Tlemcen.
14. Pour ces termes de l'Armée de libération algérienne, voir Mohammed Bedjaoui, "La révolution algérienne et le droit", Bruxelles, Association internationale des juristes démocrates, 1961, pp. 51-52. On pourra lire aussi le livre touffu d'Amar Ouzegane, "Le meilleur combat" (Paris, Julliard, 1962, 309 p.) qui fourmille de termes et d'expressions arabes. Quant aux slogans lancés en juin 1962, en Algérie, on en trouvera des spécimens dans la Revue de Presse (43, rue Ben Cheneb, Alger), n° 66 juin-juillet 1962.
15. Cf. COMPRENDRE, série saumon, n° 12, 17/5/57, "La profession de foi musulmane ou shahâda".
16. Lire du P. Jomier, "La place du Coran dans la vie quotidienne en Égypte" dans "Ibla" (Tunis), t. XV, 1952 ; cf. dans COMPRENDRE, série saumon, n° 29, 1/7/59, en Annexe, pp. 7-9, les textes coraniques les plus suggestifs, souvent cités.



S. M. A. Comprendre 20, rue du Printemps PARIS C. C. P. : 15 263 74
